

IDÉES/



En 2017, lors de la rentrée dans une école à Aix-en-Provence. PHOTO CHRISTELLE CALMETTES HANS LUCAS

Contre le conspirationnisme, réduisons la fracture scientifique

Ecologie, santé, nutrition... la science est le sujet de défis quotidiens. Son enseignement doit être développé, et repensé, pour que les jeunes acquièrent les connaissances lui permettant de juger librement.

Par
MARC-ANDRÉ SELOSSE



Professeur du Muséum national d'histoire naturelle et aux universités de Gdansk (Pologne) et Kunming (Chine)

Parmi les fractures menaçant nos sociétés, l'une d'entre elles se dresse avec force devant nous. Dans un monde moderne hypertechnologique et confronté à des obstacles écologiques et sanitaires, nous agissons souvent à l'encontre de nos intérêts, de notre santé et de notre avenir collectif : les connaissances manquent pour juger librement. Les exemples fourmillent de cette fracture scientifique : abus persistant de plastiques qui finissent en perturbateurs endocriniens dans notre environnement, refus des vaccins quand l'épidémie attaque les individus et l'économie, protections insuffisantes contre les maladies sexuellement transmissibles, consommation énergétique déraisonnable (le tourisme spatial fait à peine honte !), abus de pesticides ou négation de leurs impacts, etc. Au-delà des choix individuels, de nombreuses décisions collectives, de l'Etat ou des entre-

prises, souffrent aussi de tels paradoxes. Ces actes opposés à ce que nous savons des sciences font souvent l'objet de campagnes d'information *ad hoc*. Mais c'est gérer les fissures d'un barrage en les bouchant les unes après les autres : ces rustines sont passagères, épuisantes et de peu d'efficacité. C'est l'infrastructure qu'il faut gérer. Qui sait d'ailleurs les divorces d'avec la science que nous vivrons demain ? Prenons donc plutôt le problème à la racine : démystifions les bases de notre quotidien et tentons de redonner à tous le plein usage des acquis scientifiques. Nous vivons dans un monde où les acquis de la science ont été transposés en sujets et en défis quotidiens, surtout en matière d'environnement, de santé et de nutrition. Et pendant ce temps-là... la jeunesse gravite loin des sciences, en particulier des sciences du vivant et de l'environnement. Elles sont pratiquement

absentes du primaire : les initiatives de certains enseignants ou les sensibilisations aux sciences de la fondation La Main à pâte restent l'exception. Au collège, la biologie a une place strictement inverse à celle qu'elle occupe en recherche (ouvrez un numéro de la revue *Nature*) ou dans nos vies : les sciences de la vie et de la Terre (SVT) sont même devenues, depuis la réforme du lycée... une option ! Nos enfants, destinés à vivre dans un monde où la science pourrait les aider, vivent une véritable mutilation. A l'inverse, enseignées plus tôt et peut-être différemment, les sciences et particulièrement les SVT anticiperaient bien des problèmes. Par l'observation, elles familiarisent avec des objets et des concepts de base ; par la méthode scientifique, elles peuvent familiariser au doute non comme un nihilisme (que pratiquent les conspirationnistes) mais comme une méthode de choix entre des

options souvent imparfaites (le choix de la vie et de l'histoire sont ainsi faits). Il ne s'agit pas d'enseigner une par une des réponses aux questions d'actualité, ce qui serait perçu comme une manipulation, mais d'encourager une autonomie de jugement valable en toutes circonstances. Aujourd'hui réfugiées dans la réfutation, les données des sciences perdent contre les conspirationnistes : demain, en plantant plus tôt une vision construite du monde, elles pourraient vider les conspirationnistes de tout attrait et aider chacun à choisir en connaissance de cause. Pour aider à réduire la fracture scientifique, l'enseignement des sciences notamment du vivant, aujourd'hui inaudible, doit se reconstruire autour de trois impératifs. Premièrement, les horaires restent sous-dimensionnés face aux enjeux et à notre quotidien, mais tout n'est pas là. Deuxièmement, jouons de l'interdisciplinarité : la compétition, c'est-à-dire la concurrence, intéresse l'économie et les SVT ; notre sexualité concerne la littérature et les SVT ; les statistiques aident, au-delà des mathématiques, à comprendre la diversité du vivant et l'actualité ; la diversité génétique éclaire les différences avec les autres et la philosophie...

En jetant des lumières multidisciplinaires sur un objet, on l'enseigne mieux et on le fait concevoir plus finement. Mais nos programmes, tristement disciplinaires, ratent cet objectif. Troisièmement, et surtout, la forme mérite dépeussierage : notamment, on ne peut plus enseigner que dans les écoles. Les réseaux sociaux font un travail d'autant plus destructif (à tous les âges) que nous n'y programons rien. Demain, l'Education nationale aussi devra y être massivement présente, avec des compétences nouvelles, pour rendre plus visibles et plus attractives les sources rigoureuses qui se trouvent sur ces réseaux. Il faut accompagner nos enfants là où ils sont... et vite : le temps presse, la fracture scientifique nous abîme déjà. Notre nature biologique et notre place écologique frappent bruyamment à la porte de nos sociétés, encore sourdes aux réels enjeux. ◀

Marc-André Selosse préside la Fédération BioGée, nommée en hommage à Michel Serres, qui réunit six académies et 53 sociétés scientifiques ou associations d'entreprises. BioGée promeut la biologie et la géologie dans tous les champs sociétaux pouvant aider les citoyens dans leurs choix et leurs libertés. www.biogee.org